

Une action mouvementée, rapide, brutale en ses effets et en son dénouement, des personnages taillés au couteau, tous très en relief et animés de passions tragiques sans cesse portées à leur paroxysme, une musique ouvragée avec l'art exquis d'un compositeur dont on n'est plus à admirer la richesse et l'ingéniosité musicales, le tout enfin merveilleusement agencé et organisé pour tenir le spectateur toujours en haleine, voilà les qualités essentielles de cette *Navarraise*, représentée hier soir à l'Opéra-Comique avec un succès retentissant.

Peu importe, n'est-ce pas, que vous sachiez que M. Henri Cain, l'heureux librettiste de la *Vivandière*, à qui, sans doute, une bonne fée a donné en naissant, tous les dons, a tiré le sujet de la *Navarraise* d'une nouvelle de M. Jules Claretie. C'est une règle primordiale au théâtre que le spectateur est toujours censé n'avoir pas lu le livre ou le récit qui a servi de thème à la pièce qu'il voit représenter. Et ceci me dispense de vous indiquer les transformations apportées par M. Henri Cain à la nouvelle de M. Jules Claretie. Il faut seulement rendre justice à M. Cain et reconnaître qu'il en a tiré le meilleur parti.

Certes des développements nombreux ne seraient pas nécessaires pour raconter la substance de la pièce. L'intrigue pourrait tenir en quelques lignes. Mais M. Henri Cain apporte au théâtre ses visions d'artiste peintre. Il possède l'art d'encadrer ses actions dramatiques dans des décors d'un coloris éclatant. Il en résulte que dans ses livrets les détails et les épisodes ont quelquefois un aussi grand intérêt que le sujet lui-même.

Au lever du rideau de la *Navarraise*, nous sommes en pleine Espagne, au moment de l'insurrection carliste de 1874. La scène représente l'aspect lamentable de la guerre. Des coups de feu retentissent de toutes parts. On voit circuler des civières sur lesquelles reposent des soldats mourants. Peu à peu la canonnade cesse et l'on assiste au retour des soldats qui regagnent leurs cantonnements.

Anita, la Navarraise, pauvre fille du peuple, durant tout le combat a supplié la Vierge de protéger son bien-aimé le sergent Araquil. A présent, d'un regard fiévreux et passionné, elle cherche dans la foule des soldats qui reviennent, celui qu'elle aime. Hélas! la troupe passe et il n'est pas là. Espoir déçu bientôt ranimé par l'arrivée de l'arrière-garde que commande Araquil. Explosion de joie d'Anita qui se précipite dans ses bras. Mais le bonheur des deux amants est de courte durée. Voici Remigio, père d'Araquil, qui vient les séparer. Le vieil homme n'entend pas que la Navarraise, cette bohémienne, rôde sans cesse autour de son fils. D'autant plus que celui-ci, dans le combat s'est vaillamment conduit et vient de recevoir les galons de lieutenant. Allons, qu'on se sépare!

Et Remigio s'adressant brutalement à Anita lui dit: «Quand tu m'apporteras, fille, une dot égale à celle que je donne à mon brave Araquil – à mon fils – nous verrons. Anita: «Une dot? Et combien? Remigio: Deux mille douros! [sic]

C'est là le nœud de la pièce. Pour obtenir ces deux mille douros, prix de l'amour d'Araquil, que faire?

Mais voici le général Garrido, chef de l'armée espagnole, sans cesse aux prises avec Zuccaraga, le terrible chef carliste qui jusqu'à ce jour lui a pris les meilleurs des siens.

«Miserable bandit, s'écrie Garrido, en parlant de Zuccaraga, il ne mourra donc pas! Le soldat qui dans la bataille atteindrait ce Zuccaraga, je lui donnerais avec joie une fortune avec la croix!»

Anita «une fortune! une fortune! Les deux mille douros... Deux mille, a dit le père... La dot! Araquil! Notre amour!...»

Et s'adressant au général, elle lui dit: «Pour deux mille douros, voulez-vous qu'on vous livre ce Zuccaraga. Nul sous le ciel de Dieu ne saura notre pacte. Vous seul pourrez parler et j'en fais le serment. Rien, je ne dirai rien. Mais nous aurons tous deux vous l'homme à qui va votre haine..., moi l'homme à qui va mon amour...»

Si j'ai cité presque en entier toute cette scène c'est qu'elle est au théâtre d'un effet tragique très saisissant.

Entre le général et Anita, c'est à présent un pacte conclu.

Et le deuxième tableau de cet épisode lyrique nous fait assister au retour de la Navarraise qui a fidèlement tenu son pacte. Elle a été trouver le carliste Zuccaraga dans sa tente et, au moment où il l'interrogeait, elle l'a frappé avec un poignard, qu'elle dissimulait sous son châle. Elle dit tout cela au général Garrido avec une grande simplicité dans son récit. – A présent, mes deux mille douros.

Mais, hélas! Ils ne profiteront pas à la pauvre fille. Car celle-ci a compté sans la jalousie de son amant, Araquil, à qui ses camarades ont persuadé que la Navarraise avait été trouver Zuccaraga, sans doute pour écouter ses propos galants. D'un mot, Anita pourrait se disculper; mais elle a juré au général Garrido de garder son secret, et d'ailleurs il est trop tard pour le violer. Araquil, de désespoir et à la poursuite de la Navarraise, s'est avancé au-devant des lignes carlistes, et il y a été mortellement blessé. Il expire en entendant le son des cloches qui sonnent pour le chef carliste assassiné, et en connaissant l'action à la fois héroïque et meurtrière de celle qu'il aimait. La pauvre Anita, la Navarraise, devient folle de désespoir.

—»:«—

A vrai dire, M. Massenet n'a pas composé pour la *Navarraise* une véritable partition. On dirait qu'il a voulu – et s'il en est ainsi, il a pleinement réussi – nous donner un commentaire musical de l'action dramatique. En maints endroits, la trame musicale affecte l'allure de la

musique de mimodrame. Elle en a la sobriété, la retenue et quelque chose de concentré qui plaît infiniment.

Dès le début de sa partition, le compositeur entre de plein-pied dans le sujet. On s'en aperçoit à l'audition d'une phrase large et bien chantée empreinte d'une douloureuse mélancolie. Elle sera le *leitmotive* qui reviendra aux moments critiques de l'action et elle symbolise en quelque sorte tout le drame. La symphonie descriptive du combat, que l'on entend ensuite, est fort bien traitée et les roulements de tambour et les appels de trompette qui se répondent dans le lointain sont d'un très heureux effet. C'est dans la facture de tels passages qu'apparaissent toute l'habileté de M. Massenet et sa science orchestrale.

Pendant que les soldats reviennent du combat et défilent en scène, l'orchestre fait entendre quelques mesures d'un rythme sourd et fort bien en situation sur lesquelles viennent se plaquer les récitatifs pleins d'angoisse d'Anita. Et le duo qui suit entre Anita et Araquil est accompagné à l'orchestre par une série d'accords d'une couleur locale tout à fait charmante.

J'en dirai tout autant du dessin d'orchestre qui souligne le joli récit que fait Anita du jour et de l'endroit où pour la première fois elle vit Araquil. C'est là une page exquise, d'un sentiment aussi gracieux qu'attendri. Et si les récitatifs du général Garrido et de la Navarraise sont certes intéressants par leur déclamation lyrique, il faut aussi admirer tout l'esprit et toute la verve déployée par M. Massenet dans la chanson à boire de Bustamente et de ses compagnons où le rythme est marqué par les soldats qui frappent des mains en chantant.

J'aurai sommairement indiqué les meilleures pages de cette partition quand j'aurai dit le charme pénétrant et langoureux qui se dégage du *nocturne*. C'est une sorte d'entr'acte symphonique qui sépare les deux tableaux de cet épisode lyrique. A la fin du premier acte, les soldats ont formé les faisceaux et, enveloppés dans leurs couvertures, se sont couchés sur la terre pour essayer de dormir. Vous voyez tout le pittoresque de cette scène qui n'est autre que la belle toile de M. Detaille portée au théâtre par M. Henri Cain. M. Massenet, fidèle à son programme, nous en donne le commentaire musical. Il est délicieux.

Musicalement, le deuxième acte n'est qu'une série de récitatifs toujours fort bien traités et sans cesse soutenus par une orchestration des plus intéressantes.

Mlle Calvé, dans le rôle de la Navarraise, est admirable. Nulle artiste n'a plus de conviction artistique, de meilleure volonté, de moyens plus riches. M. Jérôme a une voix d'un métal précieux et beaucoup de chaleur dramatique. M. Bouvet est toujours excellent, plein de talent et d'autorité; M. Mondaud fait bonne figure dans le rôle du père Remigio et campe fort bien son personnage. Citons encore M. Belhomme, très amusant et très bon chanteur, dans le rôle de Bustamente, et M. Carbonne élégant officier doué d'une jolie voix.

LE RAPPEL, 5 octobre 1895 [NAV]

Les chœurs ont été fort bien stylés par leur chef, M. Carré, et l'orchestre de l'Opéra-Comique, cette fois comme toujours, témoigne par son ensemble et sa précision de la valeur de son chef M. Danbé.

Enfin, ce serait manquer d'équité que d'oublier de complimenter M. Carvalho pour l'art et le luxe avec lesquels il a mis à la scène cette œuvre nouvelle.

LE RAPPEL, 5 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: LE RAPPEL
Journal Subtitle: None
Day of Week: Saturday
Calendar Date: 5 OCTOBRE 1895
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: CHRONIQUE MUSICALE
Subtitle of Article: **Théâtre de l'Opéra-Comique** – Première représentation de la *Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet (1).
Signature: ALBERT MONTEL
Pseudonym: None
Author: Albert Montel
Layout: Internal main text
Cross-reference: None

(1) Partition chez Heugel.